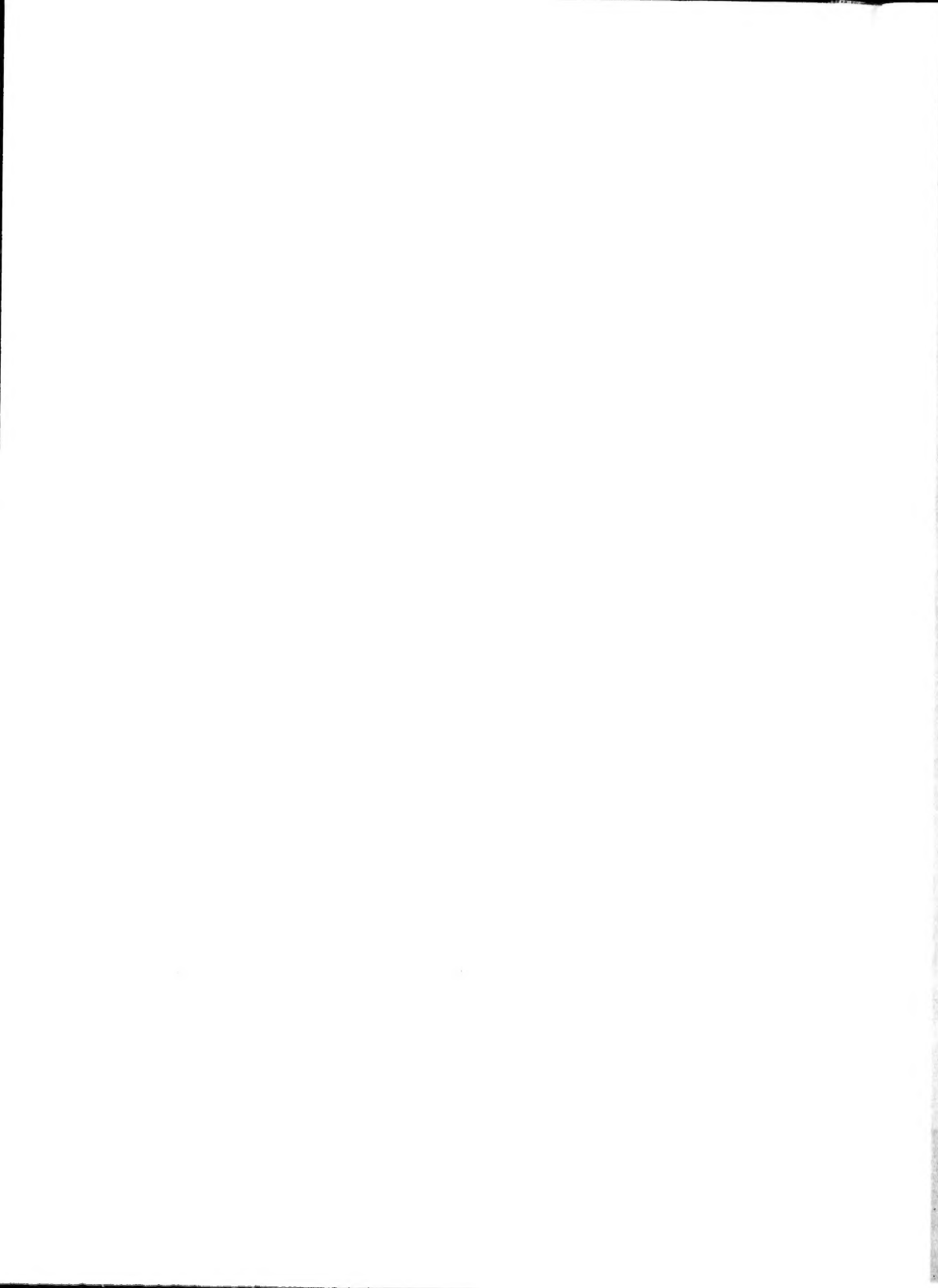






L'ÉTUDE DU LATIN

A mes chers élèves
A. F.



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs-éditeurs

419 ET 421, RUE SAINT-PAUL

—
1899

75374

LIBRARY OF CONGRESS



L'ÉTUDE DU LATIN



A mes chers élèves
A. F.



MONTREAL
ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs-éditeurs

419 ET 421, RUE SAINT-PAUL

—
1899

1899

(5)

75374

L'ÉTUDE DU LATIN



DEPUIS une vingtaine d'années, des discussions sans nombre se sont élevées sur tous les points de l'enseignement classique. Mais aucune n'a plus vivement ému les esprits cultivés, plus profondément remué l'opinion par delà l'Océan, en Allemagne même, en France surtout, que celle qui s'est produite au sujet du latin ; aucune aussi, il faut bien le dire, n'est d'un intérêt plus capital pour l'éducation de la jeunesse, n'entraîne de conséquences plus graves pour l'avenir intellectuel de la société ; et, partant, ne touche de plus près au progrès bien entendu de la civilisation et de l'humanité. Livres, revues, journaux se sont jetés à l'envi dans la mêlée ; et, après bien des batailles données, bien des coups échangés, bien des plumes croisées et brisées, des flots d'encre répandus, plus d'un combattant mis hors lutte, si la citadelle latine, plus heureuse que l'antique Troie, est encore debout, elle ne le doit pas moins au courage et à la valeur de ses défenseurs qu'aux avantages de sa position et à la solidité de ses remparts. Ses ennemis n'ont pas désarmé ; leur nombre s'accroît chaque jour et leur acharnement ne diminue guère. Ils ont renouvelé le serment d'Annibal et retourné contre la cité latine le mot du vieux Caton : *Delenda est Carthago !*

Ce qui peut nous rassurer, c'est que ces attaques ne sont pas nouvelles. Le dix-huitième siècle en a vu de terribles ; le dix-septième de piquantes ; et peut-être ne

serait-il pas hors de propos d'en tracer ici une rapide esquisse.

La Renaissance avait mis le latin à la base de l'enseignement. Il régnait sans rival dans les écoles, et les élèves étaient distribués par classes, selon leur force en latin. De là, ces dénominations bien connues qui, des *Eléments* à la *Rhétorique*, sans omettre la *Versification*, ont persévéré jusqu'à nous, véritables étiquettes qui indiquent à merveille les études auxquelles on s'y livre : ici l'on apprend *Rosa*, la *Rose*, et là, on traduit l'*Orator* de Cicéron.

Avouez que pour s'en prendre à un si haut seigneur, il fallait une certaine hardiesse ; mais où ne se porte pas l'audace des mortels ! Le seizième siècle ne touchait pas encore à sa fin que déjà le premier coup de clairon avait retenti ; il partait (*o tempora ! o mores !*) de la traditionnelle Albion, et, le croiriez-vous, d'un ouvrage écrit en latin le « *Ludus litterarius* » de Brinsley. L'auteur toutefois avait des ménagements, faisait des restrictions, des exceptions. Il allait être bientôt dépassé, et par un homme dont les idées trouvaient écho dans l'Europe entière, par le célèbre auteur des « *Pensées sur l'Education* », « de l'Essai sur l'entendement humain », le philosophe Locke ; celui-là même dont J. de Maistre disait spirituellement : « Pour un anglais, le mépris de Locke, est le commencement de la sagesse ». Le mot est-il juste ? A vous d'en juger sur le sujet du moins qui nous occupe.

Le philosophe anglais est peu suspect de tendresse pour le latin, et, sans doute

L'attaquer, le mettre en quartier,
Sir *Locke* l'eut fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le latin était de taille
A se défendre hardiment.

Locke l'aborde donc humblement ; ce qu'il reprend en lui ce n'est rien, presque rien, peu de chose : la dissertation et les vers latins. Les vers latins ! qui n'est coupable d'en avoir médité une fois au moins en sa vie ? Port-Royale les avait biffés de son programme ; peut-être par esprit de pénitence ; les solitaires de la célèbre abbaye avaient des mortifications de ce genre ; Sainte-Beuve, leur historien, le regrette et, pour consoler les pauvres bannis de leur disgrâce, les caresse en passant d'une belle phrase. Locke dédaigne de descendre à de telles civilités ; mais, en bon logicien, il presse le vers latin de ses raisonnements, le met au pied du mur, l'enferme dans un dilemme d'où il sera bien habile ou bien fort, s'il parvient à s'échapper. Ecoutez : ou l'enfant n'a pas le génie de la poésie, et alors :

“ Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier. ”

aurait dit notre Bolleau, ou il est doué de quelque talent, et, dans ce cas, il est du devoir de parents sages d'étouffer ces dispositions naissantes. Et pourquoi, je vous prie ? Chrysale eût répondu :

“ Je vis de bonne soupe et non de beau langage. ”

Pour être plus poétique, la réponse de Locke n'en a pas moins son fumet de positivisme. « Si, au Parnasse, dit-il, l'air est agréable, le sol y est stérile. » C'est là un bon mot, fort bien trouvé, le malheur est que Locke ne saurait en revendiquer la paternité ; peut-être même n'est-ce qu'une réminiscence latine. Il est dans toutes les mémoires le conseil d'or du père d'Ovide à son fils.

Mæonides nullas ipse reliquit opes : Homère lui-même est mort sans richesses.

J'en aurais fini avec Locke s'il n'avait couvert de

l'autorité de son nom une méthode que tous les vrais éducateurs regardent à bon droit comme insuffisante à la formation intellectuelle de la jeunesse. Pour lui, apprendre le latin est affaire de conversation. Les enfants doivent s'initier aux secrets de cette langue, comme beaucoup le font au Canada pour l'anglais, ou, si vous le voulez, à la manière dont M. Jourdain apprit à parler en prose. Rien n'est plus naturel. « Ainsi fit Cicéron. » — Fort bien ; mais où sont les maîtres de Cicéron ?... Mais où sont les neiges d'antan ? Montaigne avait patronné ce système ; il en avait parlé d'expérience dans ses *Essais* ; mais le premier, il a appris à la postérité à douter de ses affirmations ; et, après l'avoir lu, on dira toujours : « Que sçai-je ? » Le système, d'ailleurs, fut réfuté, en Angleterre, par le célèbre latiniste Ascham, précepteur d'Elisabeth, dont il fit « le meilleur humaniste des deux grandes Universités anglaises », (lui-même nous l'apprend ; comment lui refuser créance ?) ; en France, par Nicole, l'auteur de cette fameuse « *Morale* » que Mme de Sévigné aurait voulu réduire en bouillon afin de mieux l'avaler. Il devait néanmoins reparaitre en France, — et je ne parle pas des Pères Jésuites, ces maîtres incomparables, qui le mirent en pratique dans quelques-uns de leurs collèges, parce que la conversation en latin ne fut admise chez eux qu'à titre de complément et non de méthode fondamentale. — il devait, dis-je, reparaitre, et en pleine académie française ; mais combien transformé ! combien transfiguré ! par l'un des quarante immortels, nommé La Condamine !

Ce La Condamine, fort peu connu de nos jours, fut une célébrité en son temps et le grand naturaliste Buffon, qui le reçut à l'Académie, lui consacre un discours dont le début solennel et pompeux fait penser à l'exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre par Bossuet ; mais dans un cas il s'agit de chanter les

grandeurs du Dieu devant qui disparaissent toutes les grandeurs, et dans l'autre de La Condamine. « Laissons à nos neveux, disait l'orateur en terminant, le soin de répéter ce que dit de vous l'étranger. » Les neveux, (et c'est nous) ont bien autre chose à faire qu'à chanter les louanges de La Condamine, et en dépit des recommandations de Buffon nous l'avons bel et bien oublié. Deux choses cependant auraient dû le sauver de l'oubli : d'abord, un quatrain original et malin, déposé par son auteur sur le bureau du secrétaire perpétuel, le jour même de sa réception ; le voici :

La Condamine entre aujourd'hui
Dans la troupe immortelle :
Il est bien sourd, tant pis pour lui,
Mais non muet, tant pis pour elle.

Puis, (et c'est là que je veux en venir) une proposition à tout le moins fort extraordinaire. Il s'agissait de « fonder une ville où l'on recevrait tous les enfants de l'Europe et où l'on ne parlerait que latin. »

Vous figurez-vous une cité entière composée exclusivement d'écoliers de toute race, de tout plumage ? Sans s'en douter, Aristophane en a tracé la maligne peinture, dans cette fameuse ville de Néphélococcygie, qui réunit, entre ciel et terre, les oiseaux aux cris les plus divers, aux formes et aux couleurs les plus variées, et, dont la porte est ornée d'une inscription qui rappelle celle du cimetière Saint-Médard :

Défense, encore un coup, défense à tous les dieux
Qui descendront des cieux
D'oser chercher passage à travers la ville
Du peuple volatile ;
Et si quelqu'un encor des timides mortels
Fait fumer leurs autels,
Ordre, de par les chefs de la gent emplumée,
D'arrêter la fumée.

Mais laissons La Condamine pour la dernière fois. L'académie renvoya le projet au pays des utopies et des chimères. Plût à Dieu qu'elle se fut montrée toujours aussi sage ! et que je n'eusse pas à vous rappeler ici la trop fameuse querelle des anciens et des modernes !

La question, il faut l'avouer, s'élevait, et, en s'élevant, elle se déplaçait d'autant. Mais faut-il compter parmi les amis du latin ces Desmarets, ces Perreault, ces Lamotte, qui traitaient d'auteurs froids, de poètes stériles,

Les Horaces et les Virgiles !

Boileau ne pouvait penser à leur folle audace sans s'échauffer la bile, et vous avez lu l'épigramme qu'il lança contre ces barbares, et qui se termine par ces vers :

Où peut-on avoir dit une telle infamie ?

Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux ?

— Est-ce à Paris ? — C'est donc dans l'hôpital des foux ?

Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

L'Académie des sciences elle-même prit parti contre le latin, et l'on rapporte une assez jolie scène arrivée au sein de la docte assemblée. On venait de lire un rapport sur les études. Vaucanson, le célèbre mécanicien qui fabriqua le premier homme automate, avait écouté d'un air assez distrait. La lecture terminée, il se lève et d'une voix animée déclame une violente philippique contre le latin : « Pour moi, messieurs, conclut-il, je vous avouerai franchement que je suis sorti du collège plus âne que je n'y étais entré. » On applaudit à cette boutade de l'illustre savant, et le latin ne s'en porta pas plus mal.

Allaient venir des assauts autrement redoutables. Les hommes de la révolution, que ne devaient contenir

ni la majesté du trône, ni l'inviolabilité des lois, ni la sainteté des autels, s'arrêteraient-ils devant l'antiquité du latin ? n'était-ce pas, d'ailleurs, un de ces aristocrates qu'il fallait mettre à la raison ! un représentant de ce passé sur lequel on avait hâte de passer l'éponge ou la guillotine ? Par bonheur, il trouva deux défenseurs avec qui il fallait compter. Mirabeau le prend sous sa protection ; le versatile Talleyrand en fait l'éloge. Vainement, du haut de la Montagne, Romme et Lakanal hurlent contre ce privilégié « qui étouffe impunément » l'intelligence et l'âme naissante des enfants » et forme de « pédantesques nullités. » Le latin restera dans les études, mais réduit à la portion congrue. Peu de thème,

Ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal.
On le lui fit bien voir.

Au nom de la liberté, on pourra se servir de traductions. Mais la Montagne triomphe ; de défaite en défaite, de recul en recul, le latin quitte enfin le champ des études ; et bientôt le chimiste Fourcroy sonne la victoire avec des accents qui eussent ravi les applaudissements de nos écoliers : « Arrière ! ces méthodes gothiques qui se bornaient presque à rassasser, pendant de longues années, les éléments d'une langue morte..... Les jeunes gens n'auront plus à pâlir sur leurs rudiments. Au lieu de faiseurs d'amplifications et de présomptueux bavards que nous étions en sortant du collège, nos jeunes gens auront l'esprit meublé de connaissances. »

Comme il disait ces mots, du fond de l'horizon
Accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que la *Uorse* eût porté jusque-là dans ses flancs.

Napoléon paraît ; tout rentre dans l'ordre ; le latin remonte sur le trône au sein de l'Université, et avec lui les écrivains romains reprennent leur place dans l'opinion.

Mais la stabilité n'est pas une qualité du dix-neuvième siècle ; et le latin, se voit assailli, aujourd'hui au nom d'une prétendue égalité, demain au nom de la religion et de la morale chrétiennes mises en danger par le paganisme des écrivains de Rome. Qui ne se souvient des violentes polémiques qui s'engagèrent entre Gaume et de Broglie, L. Veuillot et Mgr Dupanloup, et récemment entre l'abbé Garnier et tout le monde ? De nos jours, l'on fait valoir surtout contre le latin la nécessité d'étudier les sciences pour répondre aux exigences d'une époque industrielle et scientifique, les langues modernes que les relations internationales devenues si fréquentes rendent en quelque sorte indispensables, et, à d'autre titres, l'histoire ou la géographie.

En dépit des efforts de tant d'adversaires conjurés pour ruiner son influence et l'expulser du domaine de l'enseignement, le latin subsiste toujours ; et il n'y a pas d'apparence qu'il se retire de si tôt. Voilà un fait ; mais comment l'apprécier ? Ce maintien du latin dans l'enseignement chez les diverses nations de l'Europe est-il fondé en raison, ou sommes-nous en face d'un de ces préjugés séculaires et universels qui retiennent dans l'erreur une partie notable de l'humanité et marquent un arrêt regrettable dans la voie du progrès ? Est-il vrai, comme on le dit parfois, que le latin ait fait son temps, et que l'heure soit enfin venue de reléguer dans les musées ou chez les amateurs d'antiquités ses draperies défraîchies par les années et d'un aspect trop gothique pour notre âge ?

D'accord avec la majorité des esprits cultivés de toutes

les nations, nous persistons à penser que l'étude du latin n'a rien perdu de son importance, et que les élèves qui le cultivent ne ressemblent en rien à cet anachorète de la Haute-Egypte, qui, par obéissance, allait régulièrement deux fois par jour verser de l'eau au pied d'un arbre desséché depuis longtemps. Loin de nous également l'injustice ou l'aveuglement qui nous feraient méconnaître l'empire qu'ont acquis les sciences à notre époque et les éminents services qu'elles nous rendent ! Mais les deux questions parce qu'elles sont distinctes, sont-elles exclusives ? Et ne pourra-t-on reconnaître les avantages du latin et des lettres sans paraître condamner les sciences ? Nous ne le croyons pas. En face de ces deux branches du savoir, l'humanité sera toujours comme cette mère qui avait deux jumeaux si ressemblants que pour les distinguer elle attacha au cou de l'un une faveur bleue et au cou de l'autre une faveur rouge.

Pour se rendre compte du rôle important que joue le latin dans l'enseignement, il est nécessaire de se former une idée nette du but que poursuit l'éducation. Car comment apprécier la valeur d'un instrument si l'on ne connaît qu'imparfaitement l'ouvrage à exécuter ; comment juger les moyens, si l'on ne voit que d'une manière confuse le but à atteindre ? Quel est donc le but de l'éducation ?

Nous nous trouvons ici en face de deux systèmes opposés que Montaigne eût nommés, l'un, le système des têtes *bien pleines*, l'autre, le système des têtes *bien faites*. Le premier regarde l'intelligence de l'enfant comme une table rase qu'il faut garnir le plus possible. Ses partisans courent aux programmes, et, constatant qu'il n'y a là ni physique, ni chimie, ni histoire naturelle, ni mécanique, ou que sais-je encore ? se récrient et publient partout que l'on n'apprend rien. A les entendre l'on

n'apprend jamais assez à la jeunesse. A peine conten-
terait-on ces éternels mécontents si l'on prenait pour
programme : *De omni re scibili et de quibusdam aliis*
Saint Marc Girardin, cet « homme d'esprit sous toutes
les formes » comme on l'a si justement nommé, avait
rencontré de ces esprits peu judicieux : « Non, messieurs.
s'écriait-il, vous avez beau faire, l'intelligence des enfants
n'est pas un sac élastique où l'on peut impunément
entasser les connaissances les plus variées, encore moins
est-elle douée d'une capacité universelle. » Ce système,
en effet, n'est propre qu'à former des hommes qui
savent un peu de tout et le tout de rien.

Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine ;
et tel est le but que poursuit le second système. « La
valeur d'une éducation, dit M. Boutmy, se mesure, non à
ce que l'élève, au moment où cette éducation finit, peut
avoir des notions dans la tête sur toutes sortes de sujets,
mais à ce que ces huit ou dix années de préparation
auront laissé après elles de goût, d'entrain, d'aptitude à
s'instruire par un travail indéfiniment continué. »
Ainsi, l'éducation ne s'apprécie pas à la quantité des
matières dont on aura farci la tête d'un jeune homme,
mais à la souplesse et à la pénétration, à la rectitude et
aux habitudes de réflexion, qu'aura acquises son intel-
ligence, à la curiosité, au goût et à l'amour de l'étude
qui se seront éveillés en lui, enfin, à cet instinct et à ce
culte du beau, comme à cette passion du bien, qui font
les esprits distingués et les grandes âmes.

Or, pour cette culture des facultés de l'âme, le latin
est un merveilleux instrument. D'abord, parce qu'il est
une langue.

L'on ne peut réfléchir longtemps à la nature d'une
langue, à ses rapports intimes avec la pensée, avec l'âme
tout entière, sans être convaincu qu'il ne saurait y avoir

d'instrument mieux approprié au développement des facultés de l'enfant. Une langue, en effet, c'est la fille de la pensée, c'est le produit spontané de l'âme humaine. Parler c'est penser tout haut ; c'est produire ses sentiments, refléter son imagination à ciel ouvert. Chacun de ces mots que nous prononçons d'une manière si légère, souvent même sans y penser, est le fruit longuement élaboré ou spontanément éclos de l'esprit humain ; c'est une note de cette lyre aux harmonies infinies qui frémit au-dedans de nous-mêmes : note gaie ou triste, grave ou légère, lente ou rapide, vive ou languissante, sourde ou éclatante, timide ou enthousiaste, selon qu'elle exprime la douleur ou la joie, l'amour ou la haine, selon qu'elle chante ou qu'elle pleure, qu'elle prend son essor pour s'élever vers Dieu, qu'elle célèbre les gloires de la patrie ou les jouissances intimes du foyer domestique. Dans une langue on sent battre le cœur du peuple qui la parle. Les Latins avaient une belle parole pour désigner ce souffle humain qui est passé dans les mots ; dans chaque mot de leur langue, il est une syllabe qu'ils appelaient *anima vocis*, l'âme du mot, parce qu'en elle était renfermé le sens fondamental et comme la vie du mot.

Les uns naissent de l'intelligence dont ils expriment les spéculations les plus hautes, concrétisent les conceptions les plus lointaines, manifestent les jugements les plus secrets ; les autres jaillissent du cœur, vibrants ou palpitants, pour en traduire les impressions, les émotions, les sentiments les plus divers ; d'autres enfin, frais et gracieux comme des fleurs printanières, caressants et lumineux comme un rayon de soleil, ou bien sombres, terribles et étrangement tourmentés, comme les fantômes d'une danse macabre, s'élancent en foule selon les caprices de l'imagination.

Qui nous donnera un dictionnaire ou, tout au moins,

un essai historique, littéraire et philosophique à la fois, où les mots seront classés en catégories différentes, selon qu'ils sont sortis de l'intelligence humaine, comme Minerve du cerveau de Jupiter, forts, sévères, en quelque sorte tout armés comme la conclusion d'un syllogisme ; ou qu'ils se sont élancés bouillants du cœur ; ou selon que l'imagination les a revêtus de ses nuances tantôt douces et riantes, tantôt sombres et terrifiantes ?

Par le seul fait que le latin est une langue, il met l'intelligence, l'imagination et le cœur de l'élève en rapport immédiat, et, pour ainsi dire, en contact avec l'intelligence, l'imagination et le cœur des plus grands génies de l'humanité. Il s'éclaire de leurs lumières, s'approprie leurs richesses, s'assimile leurs sentiments et leur vie. Il se modèle à leur image, il se nourrit de leur propre substance. D'une manière inconsciente, sans doute, mais réelle, sans rien perdre de son originalité et de sa vigueur native, il s'imprègne, se pénètre de la force de leurs pensées, de la grâce de leur imagination, de la noblesse de leurs sentiments et de l'énergie de leur volonté.

L'enfant jouit d'une facilité surprenante d'adaptation au milieu où il vit. Placez-le dans un milieu sans culture intellectuelle, sans élévation de sentiments, il végètera, il s'étiolera, comme une fleur frêle et délicate privée d'eau et de soleil.

Elevez le milieu, vous élèverez l'enfant ; et fut-il, d'ailleurs, assez mal doué du côté de la nature, presque toujours vous le verrez monter à une hauteur de pensée et à une noblesse de sentiments qu'il n'eût jamais connues, s'il eût grandi dans un milieu différent. Non, un enfant, quel qu'il soit, ne vivra pas pendant plusieurs années dans une société habituelle, dans un tête-à-tête journalier, avec tant d'illustres esprits, sans rapporter de ce commerce des habitudes intellectuelles, au-dessus

de son âge, propres à suppléer à cette maturité que donnent les années.

Lisez les lettres de Racine à son fils Louis, le futur poète de la *Religion*, et vous verrez avec quelle insistance il lui recommande la lecture des écrivains de Rome, de Cicéron surtout. Et pour quel motif ? « Vous ne lirez guère d'ouvrage, lui écrit-il de l'armée, qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement ; et il répète en l'appliquant à Tullius le mot célèbre de Quintillien parlant d'Horace : *Ille se profecisse sciât, cui Cicero valde placebit*, » mot si bien traduit par son ami Despréaux, avec qui le jeune Louis explique parfois les anciens :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Quelle société, en effet, pour un enfant, ces illustres morts qui se livrent avec l'abandon de l'amitié, l'entretennent de leurs pensées, lui ouvrent les trésors de leur imagination et de leur cœur !

Voyez-vous tout ce que gagne à un tel voisinage l'esprit qui s'y plaît ? C'est d'abord la force et la pénétration. Ces qualités s'acquièrent sans doute par le contact de chaque jour avec des raisons supérieures ; mais aussi par l'effort que nécessite de l'élève l'étude du latin. « Rien que pour prendre possession du matériel de la langue, écrit M. Brunetière, du vocabulaire ou de la syntaxe élémentaire, du mécanisme de la déclinaison, il faut plus que de la mémoire, et l'esprit de l'enfant, obligé de sortir de lui-même et de ses habitudes, s'élargit en se dépaysant, s'assouplit en s'exerçant, se fortifie en se développant. » Supprimer cette nécessité de l'effort dans l'éducation, c'est l'affaiblir et l'énerver. Telle était la pensée de Mme De Staël : « L'Education faite en s'amusant, écrit-elle, disperse la pensée ; la peine, en

tous genres, est un des plus grands secrets de la nature ; l'esprit de l'enfant doit s'accoutumer aux efforts de l'étude, comme notre âme à la souffrance. » On peut rêver avec Montaigne d'affranchir la jeunesse de la « science livresque, » mais on ne l'affranchira jamais impunément de l'effort ; et c'est leur rendre un déplorable service que de couronner de roses ces jeunes têtes que Tacite nous recommande quelque part de poser sur l'enclume : *in incude studiorum positus*.

L'étude du latin ne sert pas seulement à fortifier l'esprit, elle lui donne une souplesse, une vivacité qu'il n'avait pas. Faut-il parler des thèmes et des versions, de ces antiques exercices qui sont si loin de nous ? Et pourquoi non ? Si je vous entretenais des parties de paume ou de ballon que vous avez faites autrefois ; des anneaux, trapèze, barres parallèles, corde lisse, etc., et autres agrès de gymnastique, qui ont servi à donner à vos membres cette vigueur et cette agilité dont vous êtes fiers, vous écouteriez sans doute et vous conviendriez qu'ils vous ont rendu d'éminents services. Il n'en est pas autrement des thèmes et des versions.

Cette étude qu'enveloppe une atmosphère d'application et de silence interrompu seulement par le bruit sec des feuilles qui tournent sous des doigts agiles, est un vaste gymnase ; les esprits vont, viennent, retournent, font mille évolutions, avec rapidité, des mots aux idées, des idées aux mots, des idées aux idées, et par ces exercices gagnent chaque jour en souplesse et en variété. Ai-je besoin de vous dire, combien cette souplesse d'esprit est précieuse dans la vie ? N'est-ce pas grâce à cette qualité que nous comprenons nos semblables, quel que soit leur caractère et la trempe de leur esprit ? L'homme vraiment souple d'esprit ne tient pas à ses idées au point de méconnaître la valeur des idées.

d'autrui ; il observe, il s'assimile ce qu'il rencontre de bon ; il tient compte des hommes et des choses ; il n'est jamais tout d'une pièce ; il sait céder, reculer même, quand il faut, en tout cas, temporiser et saisir l'occasion à propos. Il sait lire les intentions à travers la conduite ; il est psychologue sans s'en douter ; quelques détails épars suffisent à lui faire pénétrer dans le caractère d'un homme : *intelligenti pauca*. Un esprit fin et délié est assuré de triompher dans la lutte de la vie ; et si c'est, d'ailleurs, un esprit droit, quel bien n'est pas en droit d'en attendre la société !

Cette souplesse d'esprit est rare, il faut le dire ; elle fait défaut parfois à de vastes intelligences. Vous souvient-il de ce grand amiral anglais, Walther Raleigh, qui donna la Virginie à la reine Elisabeth. Jeté en prison par ordre de sa souveraine, il voulut mettre à profit ses loisirs forcés et composer une histoire universelle. Comme il était dans sa cellule à méditer son beau projet et à tracer son plan, il entend soudain un bruit violent éclater à la porte. Il se précipite aussitôt hors de l'appartement. Deux ouvriers, employés à des réparations, se disputaient et allaient en venir aux mains. L'amiral les arrête et se pose en juge du différend. Nos deux hommes exposent leurs raisons avec précipitation et en s'interrompant à chaque phrase. Sir Raleigh écoute, écoute encore, cherche à discerner qui a le droit, où est le tort ; efforts inutiles ! Il rentre dans sa cellule et se frappant le front : « Insensé, s'écrie-t-il, je ne puis trouver où est la vérité alors qu'il s'agit de deux ouvriers dont j'entends le témoignage, et je rêve de découvrir et de démêler les ressorts cachés qui ont fait agir les politiques de tous les pays et de tous les temps ! »

Elles sont infinies les circonstances de la vie où cette souplesse s'impose presque comme une nécessité aux

personnes qui remplissent des professions publiques. Les médecins veulent-ils obtenir des renseignements des malades qui se présentent ; les réponses qu'ils obtiennent d'une certaine classe de gens sont tellement vagues, enveloppées, indécises ; la plus ordinaire propriété des termes est tellement violée, que le médecin doit comprendre non ce que dit le malade, mais ce qu'il essaie vainement de dire ; comme le devin antique, il doit expliquer des énigmes, lire entre les lignes, comprendre à demi-mot. Il en est de même de l'avocat. Sans doute, dans ce cas, l'habitude supplée en quelque manière à la souplesse mais elle ne la remplace jamais complètement. Oh ! combien n'aura pas à se féliciter alors le médecin ou le magistrat dont la jeunesse se sera exercée à courir après le sens fuyant des odes d'Horace ou, comme l'Hercule de la fable antique, aura essayé de saisir et de terrasser le Protée aux mille formes qu'est l'esprit d'un Cicéron ou d'un Tacite.

A l'avantage de fortifier et d'assouplir l'esprit, l'étude du latin ajoute celui d'étendre ses horizons, d'élargir ses vues. On a dit qu'un des meilleurs moyens de s'instruire, c'est de voyager. Grâce au commerce des hommes de nations différentes, à la vue de coutumes, de mœurs qui ne sont pas celles de notre pays, nous perdons peu à peu ce qu'on appelle à Paris, l'esprit provincial ; ce que l'on peut nommer partout l'esprit de clocher. Avez-vous jamais causé avec un habitant des campagnes, qui n'a jamais perdu de vue le coq qui surmonte l'église de son village ? Sa conversation roule sans cesse dans le même cercle ; et ce cercle est étroit. Ses terres, ses troupeaux, les saisons, les racontars du voisinage, son foyer domestique ; voilà tout ce qu'il connaît. Oh ! loin de moi la pensée qu'il ne soit pas plus heureux que le bohème qui roule sa vie sur toutes les routes du monde ou que le

cosmopolite qui va de ville en ville, de nation en nation,
sans se fixer nulle part !

Oui,

Heureux qui se nourrit du lait de ses brebis
Et qui de leur toison voit filer ses habits ;
Qui ne sait d'autre mer que la Marne ou la Seine,
Et croit que tout finit où finit son domaine !

Mais ce que vous me concéderez sans peine, c'est que tout le monde ne peut vivre de la sorte et que l'on peut trouver le bonheur, autant qu'il se peut ici-bas, d'une tout autre manière. Et pourquoi, s'il vous plaît, le *Californian* et le *Vancouver* emportent-ils chaque année de si nombreux voyageurs vers les pays de l'orient ? Le commerce et les affaires en sont la cause sans doute ; mais n'y a-t-il pas le besoin de rompre la chaîne de cet inexorable ennui qui enlace toute existence humaine ! Tous ces voyages, (il n'est personne qui ne l'avoue) en ouvrant de nouveaux horizons donnent de nouvelles idées, font tomber un certain nombre de préjugés, achèvent des notions jusque-là incomplètes, en un mot, élargissent les vues, étendent le cercle des connaissances, reculent les horizons. Malgré cela, chaque siècle a ses préoccupations, ses courants d'idées, son atmosphère à part, ses préventions, et comment y échapper ? La vapeur m'emporte à cinq cents ou mille lieues d'ici, je me réveille après huit jours de chemin de fer ou de navigation à Vancouver ou à Londres ; à ces deux extrémités, je retrouve à peu près les mêmes costumes, des mœurs à peine différentes, mais, surtout ce qui ne diffère pas, ce sont les habitudes intellectuelles, les préoccupations quotidiennes de la vie et, pour peu que je séjourne dans ces villes, je ne tarde pas à me convaincre que la différence que je remarque est beaucoup plus dans les apparences que dans la réalité.

A moins de frais le jeune latiniste qui traduit Césaire ou Virgile va plus loin, et sans péril visite plus de lieux et devient le témoin de plus d'aventures. Il quitte son temps ; oublie ce qui l'entoure ; fait trêve avec ses pensées habituelles ; et le voilà, remontant les âges, spectateur des sociétés disparues. Il assiste à ces combats de géants qui ont rempli de leur bruit l'antiquité entière ; il voit agir, il entend parler ces héros qui sont restés, jusque dans nos esprits modernes, comme des types de la valeur guerrière, du dévouement à la patrie, de l'héroïsme sous toutes les formes qu'il peut revêtir au sein du paganisme. Institutions, mœurs, opinions, hommes du passé, ils font connaissance avec tout. Et sans doute l'histoire peut procurer le même avantage ; mais outre que l'on sera moins frappé des choses qu'on lit dans un texte français ; comment, au moyen de l'histoire, perdre ses pas avec Cicéron dans les allées de Tusculum pour y jouir de la conversation de cet aimable causeur, ou avec Horace se reposer sous les frais ombrages de Tibur, pendant que sa lyre frémit harmonieusement sous ses doigts ?

Avec eux, enfin, l'enfant apprendra, sans beaucoup d'application, à connaître les hommes mieux qu'il ne le ferait, s'il vivait au sein du monde. Là, en effet, il n'a sous les yeux que des types d'une ou de deux races au plus ; et ces types se présentent à lui avec une telle complexité qu'il lui est difficile, à moins d'un esprit d'observation et d'analyse souvent au-dessus de son âge, de distinguer les traits caractéristiques de ceux qui ne sont qu'accessoires, ceux qui appartiennent à l'homme de ceux qui n'appartiennent qu'à l'individu. Ecoutez à ce sujet M. Brunetière : " Les classiques latins sont assurément moins anglais que Shakespeare où moins français que Molière, ils sont en revanche plus humains.

Rien en eux de local, rien de très particulier, presque rien d'individuel. Dans une langue très générale ils expriment les sentiments généraux qui sont ceux de l'humanité même. De très grands écrivains, parmi les modernes, allemands, anglais, français, italiens, des poètes surtout, ne sont pleinement intelligibles qu'à des hommes, à des hommes faits, et à des hommes qui aient traversé les mêmes expériences qu'eux-mêmes : Shelley, Henri Heine, Vigny. Plus grands encore, d'autres écrivains, des poètes dramatiques et des romanciers ne sont cependant absolument compris, sentis, goûtés que de leurs nationaux : Racine, Calderon, Shakespeare. Les Latins, les vrais classiques latins, dans les genres les plus différents, Virgile ou Cicéron, Horace ou Tite-Live, Térence ou César, sont immédiatement compris de toute homme qui pense. Ils sont cosmopolites, et de tous les temps et de tous les lieux. Un philosophe pourrait dire qu'ils observent, qu'ils composent et qu'ils écrivent en dehors et au-dessus des catégories de l'espace et du temps. D'une main facile, d'un trait sûr, ils tracent, pour ainsi parler, les contours psychologiques de cet homme universel dont l'âme, depuis eux, ira toujours se modifiant, se compliquant, s'enrichissant en mille manières, au gré de mille circonstances, mais ne cessera pourtant pas, dans son fond, d'être elle-même. »

Est-il nécessaire de prouver que, ni notre langue maternelle, ni aucune autre langue moderne, bien qu'il faille reconnaître avec Joubert que « toutes les langues roulent de l'or, » ne peut nous offrir les mêmes avantages. La langue française qui est, à n'en pas douter, « *la parlure la plus délectable* » de toutes les langues modernes, aurait peu d'efficacité, l'élève sachant d'avance par routine ce qu'on voudrait lui apprendre par méthode. C'est au moins ce que pensait Saint-Marc Girardin, et sa pensée a

été développée ingénieusement par un professeur anglais : « Notre langue maternelle, écrit Pillans, est si étroitement identifiée aux premières et ordinaires habitudes de nos pensées et de nos paroles et constitue, depuis notre enfance, une si grande partie de nous-mêmes, qu'il est bien difficile de la placer à une distance de notre esprit qui nous permette d'en distinguer la nature, les proportions, de l'étudier au point de vue grammatical et philosophique, à moins qu'on ne soit en état de la comparer avec une autre langue. » En d'autres termes, l'habitude qui émousse les sensations les plus vives, rend insipides les mets les plus délicats, éteint les harmonies les plus ravissantes, l'habitude, ou, s'il faut l'appeler par son nom, la routine, nous empêche de remarquer les qualités de notre langue, d'en apprécier les beautés, d'en goûter les mâles accents ou les suaves accords. « Voulez-vous aimer votre patrie ? quittez-la, » dit un proverbe ; volontiers je dirais : « voulez-vous connaître et aimer votre langue ? quittez-la ! »

Je n'insisterai pas sur les langues modernes ; ce serait désormais inutile. Qu'elles soient, sinon indispensables, du moins fort utiles, dans les conditions présentes de la société, on ne peut le méconnaître ; mais qu'on les prône comme instruments d'éducation, c'est tout autre chose. Leur moindre défaut, c'est d'être d'un génie très différent du nôtre et d'une facture sans crédit inférieure ; leur crime capital, c'est d'être des langues vivantes, par suite, en voie de modifications incessantes, de variations sans fin ; et, pour fixer les jeunes esprits qui n'ont de constant que leur inconstance, il faut un sol solide, stable, à l'abri des caprices de la mode et des engouements de l'opinion ; et c'est ce que n'offre aucune langue moderne.

Avoir montré que l'étude du latin sert à remédier

à la faiblesse native de l'esprit, à briser sa roideur et son étroitesse, n'est-ce pas l'avoir indiqué comme un des meilleurs moyens pour préparer l'enfant à remporter des triomphes dans les luttes de la vie ? « Un écolier, écrit M. Alfred Fouillée, au sortir de sa Rhétorique, se plongeât-il dans le fleuve Léthée, serait encore supérieur à un élève bien fourni de français. » Et qu'aura-t-il donc emporté de ses classes qui constitue cette supériorité qu'il est souvent seul à ne pas apercevoir ? Lentement et presque à son insu, il s'est acquis « un certain goût plus au moins latent, une certaine élévation morale, un certain sens classique, qui ne se développent qu'au contact des grandes littératures. » Toutes ses facultés sont en alerte ; son esprit, un peu vide si vous le voulez, et tout à fait incapable de désigner par leurs noms toutes les pièces d'un dynamo-électrique ou d'un alambic, n'en est pas moins vif, ardent, vigoureux et plein de souplesse. Que son goût alors ou les nécessités de la vie l'entraînent vers une étude spéciale, il s'y livrera avec succès ; il porte ses armes avec lui. Cette supériorité n'est un mystère pour personne ; combien de fois les professeurs n'entendent-ils pas d'anciens élèves se reprocher amèrement, mais trop tard, d'avoir abandonné leur cours et avouer que l'ignorance du latin et, partant, des Belles-Lettres et de la Philosophie constitue pour eux une véritable infériorité, infériorité d'autant plus dure à supporter, qu'ils ont conscience d'en avoir été eux-mêmes les artisans !

Mais le latin qui vous a donné cette supériorité dont vous êtes légitimement fiers, qui a fait de vous des hommes dans le plein épanouissement de leurs facultés, dans la complète possession d'eux-mêmes, allez-vous, je ne dis pas le maltraiter, comme les méchants enfants qui battent leur nourrice, mais le laisser de côté, comme

l'on fait d'un jouet, quand il a fini de nous délasser ; en un mot n'apprend-t-on le latin que pour l'oublier ?

Hélas ! c'est ce qui arrive le plus souvent. La Fontaine s'en plaignait de son temps, et, près de deux siècles plus tard, Sainte Beuve le regrettait à son tour. « C'est
« dans la jeunesse qu'il faut apprendre à lire les anciens,
« écrivait-il. Alors la page de l'esprit est toute blanche et
« la mémoire boit avidement tout ce qu'on y verse. Plus
« tard, la place est occupée : les affaires, les soucis, les
« soins de chaque jour la remplissent, et il n'y a plus
« guère moyens qu'avec un trop grand effort de repous-
« ser la vie présente qui nous envahit de tous côtés et
« qui nous déborde, pour aller se reporter en idée à
« deux mille ans en arrière. Et encore pour y revenir,
« quand on sait les chemins, quelle préparation est né-
« cessaire ! que de conditions pour arriver à goûter de
« nouveau ce qu'on a senti une fois ! Après quelques
« années d'interruption, essayez un peu, et vous verrez
« la difficulté. Il est besoin auparavant de se recueillir,
« de s'isoler de la vie qui fait bruit et de lui fermer la
« porte. » L'éminent critique, dans ce passage, parle des Grecs et sans doute il eut adouci ses expressions s'il eut parlé des Latins. Il n'en demeure pas moins vrai que beaucoup d'hommes, distraits, par les occupations présentes, de ces études qui ont de longue main préparé leur valeur, se voient forcés de les délaisser souvent sans retour. Mais heureux ceux qui ont ou qui savent se ménager les loisirs d'y revenir ! Ils trouveront toujours, quelle que soit leur position dans le monde, à gagner dans la compagnie de ces amis d'enfance. « Je n'ai jamais été parmi les hommes, disait Sénèque, que je n'en sois revenu moins homme » le mot pourrait être retourné : « vous n'irez jamais parmi ces écrivains de Rome, sans en revenir plus humains, c'est-à-dire plus raisonnables et meilleurs.

Pourquoi cela ? Parce qu'ils sont avant tout les représentants de cette haute raison, que l'on nomme plus simplement le bon sens. Jamais l'imagination ne les emporte au delà de ces bornes où s'évanouit la raison :

Quod ultra citraque nequit consistere rectum.

On ne voit jamais chez eux le sentiment dégénérer en sensibilité malade, ou affecter une raideur trop stoïque. L'homme se reflète dans leurs écrits avec toute la pureté de ses sentiments ; ils ont, ce semble, pris pour devise le mot de Térence : « *Homo sum, humani nil a me alienum puto,* » je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger.

C'est pour ce motif que les esprits cultivés de tous les pays ont pratiqué les écrivains latins. Si, dans les classes dirigeantes de la société, beaucoup les ont laissé tomber de leurs mains, ils l'ont souvent fait à regret ; et ils n'ont jamais manqué, les hommes qui ont su se ménager dans leur vie ce que les anglais n'oublient jamais de ménager à leurs habitations : un petit coin de verdure. Par là, s'entretient au sein d'une nation le culte du beau ; par là, se révèlent à eux-mêmes, s'échauffent, bouillonnent l'esprit et le cœur, ces deux

..... rochers du désert de la vie
D'où les flots d'harmonie,
Quand Moïse viendra, jailliront quelque jour.

C'est à cette école que se sont formés tous ces génies qui sont tout à la fois l'orgueil de la France et la gloire de l'humanité,

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,

Corneille et Bossuet, jusqu'à V. Hugo, jusqu'à F. Coppée. On ne peut étudier longtemps l'histoire de la littérature, sans rapporter de cet étude l'impression

chaque fois plus profonde que nous devons aux Latins le meilleur de nous-mêmes, et sans reconnaître la vérité d'un mot spirituel de Joubert : « Les pots de terre des Etrusques nous ont appris à modeler l'or et l'argent . »

Cela est vrai surtout de notre incomparable Bossuet, dont le génie, pénétré et comme pétri des deux antiquités, profane et religieuse, a su enchâsser les vérités éternelles dans une langue immortelle. « Ce que j'ai appris de style, écrivait ce grand homme au cardinal de Bouillon, je le dois aux Latins et quelque peu aux Grecs. » Vous connaissez les emprunts de Molière à Plaute et à Térence ; et qui a jamais conçu Boileau sans Horace ? Malgré le respect que nous devons à l'auteur des *Satires*, ne faut-il pas convenir qu'il y avait une part de vérité, mais une part seulement, dans les reproches que lui adressaient ses envieux :

Mais lui, qui fait ici le Régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui, Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Et parce que je n'ai rien dit de Racine, n'allez pas en conclure que je le laisse complètement aux Grecs, qui, en effet, eurent ses préférences. Il lisait les Latins : témoin Britannicus, et je ne parle, ni d'Esther, ni d'Athalie, dont il a pu lire les sujets dans les Septante au lieu de la Vulgate ; témoins encore ces lettres admirables de simplicité et d'abandon, qu'il écrit à son fils et à ses amis, lorsque ses devoirs d'historiographe l'entraînent à la suite des armées de Louis XIV. « Je lisais ou relisais ces jours passés, pour la centième fois, » lisons-nous dans une lettre à Louis, alors attaché d'ambassade en Hollande, « les lettres de Cicéron à ses amis. Je voudrais qu'à vos heures perdues vous en puissiez lire quelques-unes.

Cette lecture est excellente pour un homme qui veut écrire des lettres, soit d'affaires, soit de choses moins sérieuses. »

Mais j'ai hâte d'arriver à un poète qui est pour tous un ami d'enfance. Après avoir vécu, en sa société, vos jeunes années, peut-être le retrouvez-vous encore, après vos travaux, comme un délassement et un repos ; cet ami de tous les âges, j'allais dire de toutes les heures, vous l'avez nommé, c'est le bon La Fontaine. De tous nos grands écrivains, il est peut-être le plus original, et assurément le plus français ; aucun cependant ne s'inspire davantage de l'antiquité latine ; et je pourrais citer tel passage de l'élogie aux Nymphes de Vaux qui n'est qu'une traduction, mais comme La Fontaine sait les faire, de tels vers de Virgile. Phèdre, Sénèque, Horace sont ses amis, ses conseillers habituels ; il leurs emprunte ses sujets, ses idées, ses morales : si, d'ailleurs, il n'est point exclusif, s'il chérit l'Arioste et estime Boccace, s'il en lit qui sont du Nord et qui sont du Midi ; les Latins, les seuls qu'il puisse lire dans le texte même, il ne cesse de « jouer » avec eux, et, dans cette lutte, nous savons qu'il n'a pas toujours le dessous. Il nous a révélé lui-même le fond de sa pensée sur les Anciens, dans une épître écrite à Huet, évêque d'Avranches, académicien et savant qui avait envoyé au fabuliste une édition de Quintilien ; c'est une véritable profession de foi littéraire. Après avoir célébré le mérite des écrivains de Rome, il ajoute :

On s'égare, en voulant tenir d'autres chemins ;
Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue :
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue ;
J'en use d'autre sorte et me laissant guider
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder :
On me verra toujours pratiquer cet usage.

Mon imitation n'est point un esclavage.
Je ne prends que l'idée et les tours et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si, d'ailleurs, quelque endroit chez eux plein d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace.

Il rend grâce au satirique latin de l'avoir ramené dans
les voies du bon goût, dans un moment où la lecture d'un
contemporain allait l'égarer :

Horace par bonheur me désilla les yeux.

Combien savent de nos jours que nous sommes redevables des beautés de La Fontaine au goût si sûr d'Horace !

Et maintenant, s'il est vrai qu'une des gloires les plus pures et les moins coûteuses que puisse ambitionner une nation est celle des lettres ; s'il est vrai que la France est plus fière de son Corneille que de son Condé, que l'Angleterre a plus de marbre et de bronze pour Shakespeare que pour Wellington, que n'est pas en droit d'espérer, pour les années de sa vigueur et de sa maturité, une nation jeune et ardente, qui reste fidèle et consacre l'élite de sa jeunesse au culte sacré des lettres latines ?

Mais vous me reprocheriez de me tenir dans les hauteurs (et dans les hauteurs, il y a presque toujours des nuages) si je ne voyais d'utilité au latin que pour favoriser au sein d'une nation l'éclosion des écrivains ou des poètes. Et sans doute, il a un but plus pratique, et une utilité sociale moins reculée. Quels sont-ils donc ? « En apprenant le latin à un enfant, écrit Joubert dans

ses *Pensées*, on lui apprend à être juge, avocat, homme d'état. L'histoire de Rome même celle de ses conquêtes, enseigne à la jeunesse la fermeté, la justice, la modération, l'amour de la patrie. Les vertus de ses généraux étaient encore des vertus magistrales, et, sur le tribunal militaire, ils n'avaient point une autre contenance que sur la chaise curule. Les actions et les mots, les discours et les exemples, tout concourt dans les livres latins à former des hommes publics. Ces livres suffiraient pour apprendre au magistrat qui connaîtrait l'histoire et la position de son pays, quels sont ses devoirs, et quels doivent être ses mœurs, ses talents et ses travaux. C'est ce que savait fort bien un magistrat illustre, qui, dans ce siècle où des livres excellents ont décrié l'Education ancienne, et où beaucoup de gens n'approuvent que l'étude des langues modernes, disait avec autant de courage que de raison : Je veux que mon fils sache beaucoup de latin. »

Joubert ne nomme pas ce magistrat, mais selon toute apparence il était de l'école du célèbre chancelier d'Aguesseau. Tous ceux qui s'occupent de lois, ont lu ce « Discours à son fils », qu'on pourrait appeler le bréviaire des juristes, et ils savent que ce grave magistrat, dont les mercuriales exercèrent une influence décisive sur l'éloquence du barreau, ne cesse de recommander, à temps et à contre-temps, pourrait-on dire, la lecture, la méditation et la traduction des écrivains latins. En lisant ses conseils pressants, on sent circuler à travers les lignes le mot d'Horace :

Nocturna versate manu, versate diurna.

Je n'en finirais pas si je voulais citer tous les écrivains dont il conseille la lecture à son fils ; et, à la manière dont il en parle, on voit qu'ils sont pour lui de vieilles connaissances. Il lira non seulement les haran-

gues de Salluste, de Tite-Live et de Tacite « chefs d'œuvres de sens, de raison, et, de cette éloquence des choses plutôt que des mots, qui persuade sans art oratoire, ou du moins sans en employer d'autre que celui dont le principal mérite est de savoir se cacher ; » mais encore les poètes : Térence pour « la pureté et l'élégance incomparable de son style » ; Virgile pour « la noblesse, l'élévation, la perfection de ses vers, et surtout ce fond de sentiment qui va jusqu'au cœur » ; Horace pour « la justesse de pensée et d'expression ; pour son art à présenter des images toujours gracieuses et toujours traitées avec une telle sobriété qu'il sait s'arrêter où il faut. » Ces citations suffisent pour vous montrer quelle importance cet illustre magistrat attachait à la familiarité des auteurs latins, pour tout avocat qui a le désir d'exceller dans l'éloquence du barreau ; et sans doute il parlait d'expérience.

Encore ce point de vue n'est-il pas le seul. S'il veut lire le droit Romain ; remonter jusqu'aux décrets des Empereurs ou prendre connaissance des Capitulaires de Charlemagne, et je ne parle pas du droit canonique qu'il lui serait utile de ne pas ignorer, comment le pourra-t-il faire sans le latin ?

Pour un médecin du vingtième siècle, encore qu'il puisse se passer des aphorismes des mires et des recettes des empiriques du moyen-âge ; il n'en reste pas moins vrai qu'une bonne histoire de la médecine jusqu'à nos jours ne sortira pas des mains d'un homme qui ignore le latin ; enfin, ne fut-ce que pour retenir d'une manière facile et intelligente les noms des remèdes et des maladies, noms dont l'étymologie, si elle ne vient pas d'Athènes, vient de Rome, le latin ne lui sera pas inutile.

Ce n'est pas tout. L'historien (et quel pays renoncerait à en avoir ?) a besoin de remonter aux sources, de consul-

ter les archives ; sans le latin, le voilà arrêté. Que dire de l'érudit qui veut compiler les manuscrits anciens ; du numismate qui se trouve en face d'une pièce de monnaie ou d'une médaille ancienne ; que dire, enfin, de l'homme politique ? Comment recourir aux documents de première main, et s'enfoncer un peu dans le passé pour y découvrir les traces les plus lointaines de l'esprit traditionnel de son pays, s'il ne s'est préalablement muni de fortes études latines ? Il n'a sans doute pas nui aux Gladstone, aux Chamberlain, aux Balfour, et avant eux à Disraëli, d'être des lettrés ; et j'imagine que, pour composer sa belle histoire de Richelieu, M. Honotaux a dû déchiffrer plus d'un texte latin. Ne voulut-on lire, d'ailleurs, qu'une encyclique du grand pontife qui gouverne l'Eglise, une de ces encycliques où la beauté de la forme le dispute à la solidité du fond, et qu'admirent à l'envi le latiniste et le théologien, ou tout autre écrit émanant de la cour romaine, quel avantage de pouvoir le faire sans recourir à son curé, et de mesurer par soi-même la portée de chaque expression ! Insisterai-je et me faudra-t-il montrer que sans le latin toute la littérature antérieure au dix-septième siècle devient inaccessible ? Je ne parle pas de Villehardouin, de Joinville, ni de Froissart, ni de Commines, c'est trop évident, mais de Marot et de saint François-de-Sales. Dans le grand siècle même, lisez Bossuet, lisez Bourdaloue, lisez Corneille ou encore les mémoires de Retz ou de Saint-Simon, et vous constaterez s'il est facile d'en avoir une pleine intelligence sans savoir le latin. Enfin, passera-t-il pour instruit — pour un « honnête homme », eut-on dit, il y a deux siècles, — l'homme de profession qui ne peut saisir à la volée le sens des trois mots latins que son curé laisse tomber du haut de la chaire et qui est incapable de comprendre l'épître, ou l'évangile du dimanche ?

Oserai-je ajouter que l'on attend d'un homme public un esprit plus orné et plus ouvert, une conversation plus vive, plus nourrie et plus fine, des connaissances plus variées et plus étendues, des idées plus personnelles, une parole plus spirituelle et plus distinguée, en un mot, des qualités plus sociables ou sociales que d'un contre-maître ou d'un agent de police ? et peut-être qu'un peu du sel d'Horace ne gâterait rien à l'affaire ? C'est pour ces motifs de convenance sociale que le docteur Pothin, au nom de la faculté de médecine de Paris, répondit nettement à la commission de l'instruction publique, il y a quelques années, qu'il ne fallait pas songer à la suppression du latin pour les aspirants à la médecine. D'ailleurs, fussiez-vous les délices des personnes qui vous entourent, par la distinction, la variété et l'enjouement de vos entretiens, plus que tout autre vous éprouverez le besoin de vous retirer de la société des vivants pour goûter le plaisir de la familiarité d'un de ces morts immortels dont l'esprit vous domine sans vous écraser :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait de Dieu.

Toutes ces raisons ont été comprises en dehors même des pays néo-latins, et tous, sans exception, ont, dès longtemps, mis la langue de Cicéron à la base de l'enseignement supérieur. En Allemagne, malgré la mauvaise humeur de Guillaume II, qui protestait naguère, la main sur le pommeau de son épée, qu'on doit élever « de jeunes Allemands, et non de jeunes Grecs et Romains » vingt-huit mille étudiants suivent chaque année les cours de latin. Les Universités anglaises, en dépit des tentatives de Bain et de Spencer, s'obstinent à conserver au latin la place d'honneur qu'il a toujours occupée. « L'utilitaire Albion, écrivait récemment Paul Bourget,

conserve donc le culte du latin, au moins pour les classes dirigeantes. »

Quelle récompense devait recevoir ce respect du passé ? vous le savez, il devait amener le mouvement d'Oxford ; et le jour n'est pas éloigné, Dieu le veuille, où la religion de l'antiquité ramènera l'Angleterre à son antique religion, à celle que lui apporta saint Augustin et que scellèrent de leur sang John Fisher et Thomas Morus.

L'Italie, la mère des arts, n'a pas répudié le culte de ses ancêtres ; toutes ses universités : Milan, Turin, Bologne, Pise et les autres, conservent la tradition ; Rome parle latin, et au cœur de cette cité, où fermente une jeunesse ardente et studieuse, accourue de tous les points de l'univers, rayonne l'auguste et saint vieillard à qui nous aimons à donner le nom de Père, et nous savons qu'au milieu des soucis que lui cause le gouvernement de l'Eglise universelle, son plus doux passe-temps, c'est de sentir frémir sous ses doigts la lyre d'Ausonie et de laisser tomber de son cœur quelque-une de ces hymnes ravissantes à la Vierge Marie, ou de ces odes en l'honneur de Clovis, de Jeanne d'Arc et de la France, qui iront attester à la plus lointaine postérité que les muses latines n'ont jamais nui aux envolées du génie.

Quoique l'on fasse, les latinistes n'ont pas encore disparu de la France, et si, en cette fin de siècle, toute une école d'écrivains s'insurgent contre la tradition qui nous a donné les latins pour modèles, trop oublieux du mot, si vrai pourtant, de Sainte-Beuve, que nous le voulions ou non « notre cervelle est façonnée sur la cervelle latine, » ils ont payé cher leur prétendue indépendance. Ils ont perdu le sens de l'art ; une sentimentalité fade ou une sensibilité morbide a pris la place d'un sentiment sain et robuste ; leur imagination ne se contente plus du juste, du modéré, qui n'exclut ni la richesse de

la couleur, ni la variété du ton, ni l'intensité de la vie, il faut de l'extraordinaire, du fantasque, de l'extravagant, du gigantesque ; aussi que de heurts ! que de chutes ! que de catastrophes ! et pour tout dire que d'éclaboussures dans les symbolistes, les décadents et les jeunes !
Heureux encore

Si dans tous leurs écrits la langue révérée
Dans leurs plus grands écarts leur fût toujours sacrée !

mais ils se font une loi de violer toutes les lois, et, en les lisant, l'on est condamné au lamentable spectacle de voir la grammaire « chassée à coups de poings par les solécismes et les barbarismes. »

Ne nous le dissimulons pas, tel sera tôt ou tard notre châtiment, si nous délaissions complètement l'étude du latin : nous perdrons le sentiment des beautés de notre langue ; ses nuances, ses délicatesses infinies nous deviendront insaisissables ; de chute en chute, nous finirons par ignorer l'exakte signification des mots ; et, dès lors, la langue si ample, si harmonieuse et si précise de Bossuet, de Racine et de Pascal, sera lancée dans la voie des changements sans fin, des révolutions sans issue ; et cette langue qui n'était « qu'harmonie deviendra de l'algèbre, » *Nedum stet honos et gratia vivax*. Car « le commencement de bien écrire et de bien parler en français — le mot est de M. Brunetière — est et sera toujours de bien savoir le latin. »

La racine de la plupart des mots français appartient au latin, et qui en ignore la racine ne comprend les mots qu'à demi. Quand vous appliquez un coquillage à votre oreille, vous entendez un bourdonnement sourd et confus, et l'on dit aux enfants que ce murmure est le bruit affaibli et lointain des flots tumultueux, qui ont balotté le coquillage, et des tempêtes qui l'ont enfin jeté sur la

grève ; cela est faux, mais il en reste pour nous une comparaison pleine de vérité. Semblables aux coquilles du rivage, les mots français apportent à l'oreille moderne qui sait les écouter et les entendre quelques échos de l'océan des vieux âges et des populations qui les ont successivement prononcés. Pour plus de clarté, permettez-moi de prendre quelques exemples. Qui de vous ne prononce cent fois par jour le mot : Monsieur ! Pour une personne qui ignore l'origine du mot, c'est une vague formule de politesse qui s'applique à tous, depuis le premier ministre jusqu'au géolier de la prison. Mais qui peut remonter jusqu'à la racine, qui veut dire « plus âgé, » partant, « plus digne de respect, » pénètre plus avant dans le sens, et il ne prononcera pas ce mot sans avoir conscience de faire un acte d'estime et de respect, comme aussi il ne se l'entendra jamais appliquer sans se rappeler que « noblesse oblige » et qu'il doit être toujours un homme d'honneur, s'il veut mériter le titre d'honneur qu'on lui décerne. De la même manière, je pourrais vous montrer qu'un avocat, par le titre même qu'il porte, est obligé d'avoir dans le cœur les sentiments de ces chevaliers du moyen-âge qui se constituaient partout les défenseurs du pauvre, de la veuve, de l'orphelin et de tous ceux que la force et l'injustice s'efforçaient d'opprimer.

Examinez notre langue dans ses mots et ses constructions et vous verrez qu'elle n'est que la langue latine transplantée des bords du Tibre sur les rives de la Seine et plus tard sur celles du Saint-Laurent. Or, cette langue française pour laquelle ont si vaillamment lutté vos pères, allez-vous l'abandonner à la merci des influences étrangères et la laisser sans défense contre les causes d'appauvrissement et les agents trop nombreux d'altération et de destruction, qui ne cessent de s'exercer

sur elle, ou voulez-vous la maintenir dans son intégrité, dans sa pureté, et, s'il se peut, la transmettre rajeunie et enrichie aux générations avenir ? Vos sentiments à cet égard ne sont pas douteux. Et le moyen de conserver cet héritage sacré, quel est-il ? Vous le savez. Prendre, ou plutôt, ne pas oublier ce chemin du Capitole que nos ancêtres nous ont montré, il y a plus de deux mille ans. C'est en retrempant le français à sa source latine, comme à une source de Jouvence, que nous lui assurerons une éternelle jeunesse et une impérissable fraîcheur.

Et ne nous y trompons pas : conserver notre langue, c'est sauvegarder l'esprit même de notre race. « Si nous abaissons et même supprimons, écrivait, il y a sept ans, M. Alfred Fouillée, la culture classique, nous mutilons l'esprit français en voulant forcer sa nature et son talent pour l'appliquer brusquement à un ordre tout nouveau d'idées et d'études; nous brisons la solidarité intellectuelle et morale des générations. On se contente bien souvent de dire, ajoute-t-il, que le Latin est utile pour comprendre et écrire le français... il sert à maintenir l'esprit français lui-même en le retrempant à ses sources originelles. » Vainement nous insurgeons-nous contre cette idée. « Nous sommes, comme le dit et le prouve bien M. Brunetière, nous sommes Latins, foncièrement, éminemment Latins, certainement plus latins que les Espagnols, peut-être plus Latins que les Italiens eux-mêmes ; et le fusions-nous moins d'origine et de race, nous le serions encore d'instinct et d'aspiration. » Cette assertion si audacieuse, si impertinente, qu'elle paraisse de prime abord, trouve une éclatante confirmation dans l'histoire ; et nous serions heureux de le montrer si ce n'était sortir de notre sujet.

Ainsi, l'étude du latin est d'une incontestable utilité

pour l'enfant dont elle développe les facultés, pour la société au milieu de laquelle elle maintient le culte du beau et le goût littéraire, pour l'esprit de la nation qu'elle conserve fidèle aux traditions du passé.

Mais, s'il en est ainsi, doit-on appliquer aux études latines toutes les jeunes intelligences ? Dieu me garde de tirer une pareille conclusion. Je ne suis pas de ces professeurs que Saint-Marc Girardin comparait avec esprit « à des espèces de don Quichotte » entichés jusqu'à la folie du grec et du latin, vrais Trissotins incapables d'admettre de transaction sur ce point. J'honore le latin, mais j'adore le français ; et volontiers je dirai avec l'éminent écrivain que je citais tout à l'heure : « Je crois le latin supérieur à tout autre langue, aux sciences même, pour la formation intellectuelle de l'enfance, mais je vois en même temps que l'on ne peut pratiquement l'imposer à tous ou l'imposer uniquement à quelques-uns : Je soutiens sa prééminence, mais je repousse sa tyrannie. Excellent pour quelques-uns, l'enseignement du latin serait détestable pour tous. » C'est ce qu'avait pensé longtemps auparavant, un profond penseur et un grand homme d'Etat : le cardinal de Richelieu. On lit dans son testament politique : « comme la connaissance des lettres (remarquez qu'à l'époque où le ministre de Louis XIII écrivait ces lignes, c'est-à-dire vers 1640, ce mot de lettres comprenait surtout les lettres latines) est tout à fait nécessaire à une république, il est certain qu'elles ne doivent pas être enseignées à tout le monde. Ainsi qu'un corps qui aurait des yeux à toutes ses parties serait monstrueux, de même un Etat le serait-il si tous ses sujets étaient savants. Le commerce des lettres humaines bannirait absolument celui des marchandises, qui comble les Etats de richesses, et ruinerait l'agriculture, vraie nourricière des peuples. C'est par cette con-

sidération que les politiques veulent, en un Etat bien réglé, plus de maîtres ès-arts mécaniques que de maîtres ès-arts libéraux. »

Et pour descendre de ces considérations d'Etat, qui ont leur valeur, sur le terrain moins élevé où se livre chaque jour la lutte pour la vie, qu'ont à faire du latin beaucoup de jeunes gens qui se destinent au commerce, à l'industrie, à la bureaucratie ou à l'agriculture ? Rien, absolument rien, il faut en convenir. Aussi, dans les différentes nations, s'est-on sérieusement occupé de donner un enseignement qui répondit aux exigences nouvelles de la société. Le système d'instruction intermédiaire, mi-latin, mi-scientifique, mi-français, système hébride, inauguré en France vers 1838, puis abandonné, repris plus tard, sous le nom d'instruction intégrale, a fini par aboutir au système de bifurcation. Arrivés en troisième, c'est-à-dire en versification, les élèves sont admis à opter entre la carrière des sciences et celles des lettres. Ce système n'a produit aucun bon résultat. Les autres nations n'ont pas hésité à faire le sacrifice du latin pour tous les jeunes gens qui ne se destinent pas à entrer dans les classes dirigeantes de la société ; et l'on a vu s'ouvrir à des époques différentes les Realschulen d'Allemagne, les gymnases réels d'Autriche, les écoles techniques d'Italie, et les écoles commerciales d'Amérique.

Ce n'est pas que la jeunesse française manque d'écoles du même genre ; il s'en faut bien ; elle en a de florissantes, de célèbres, de Dunkerque à Perpignan ; mais ces écoles ne sont pas filles de l'Université, et l'Université ne les connaît pas. Elles existent pourtant depuis deux siècles ; les méthodes qu'on y emploie ont fait leur preuve et ont reçu, au cours des années, les modifications et les perfectionnements réclamés par la trans-

formation continue de la société ; les élèves qu'elles ont formés entrent chaque année en grand nombre dans les écoles du gouvernement : saluons en passant les maîtres ignorés qui les dirigent : les Frères des Ecoles Chrétiennes ; et rendons grâce au saint prêtre qui en eut et en réalisa le premier l'idée : le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle.

Quel sera donc à l'avenir le rôle du latin ? Son temps est-il passé ? « Non, répond le P. Chauvin, de l'Oratoire, dans un article fort remarquable publié, il y a deux ans, dans la « Quinzaine », « les classiques ont leur mission à remplir, celle de former une élite sociale : savants, lettrés, philosophes, politiques pourvus d'idées générales, le groupe enfin de ceux qui aspirent à devenir dans toutes les directions des conducteurs d'hommes » M. Brunetière, tout traditionaliste qu'il est, en prend son parti « ce que le latin pourra perdre en étendue d'influence, pense-t-il, il le regagnera par ailleurs, par exemple en autorité, » mais on voit clairement qu'il se résigne à contre-cœur. Il prévoit avec douleur le jour où une secousse semblable à celle qui aura emporté le latin, emportera l'étude même du français, au moins dans ses origines que l'on ne saura plus comprendre.

N'ayons pas de si sombres prévisions, et, avec le P. Chauvin, concluons que « la paix finira par se faire entre ces deux frères sortis du même sang. A la fin du vingtième siècle, (de telles prophéties ne compromettent jamais leur auteur), ils vivront dans une concorde et une harmonie touchantes, et ne rivaliseront que de zèle à éclairer, cultiver et élever les démocraties avenir. » Qui vivra, verra.

